

Par l'auteure des **HISTOIRES À FAIRE ROUGIR**
Un million d'exemplaires vendus dans le monde !

MARIE GRAY



Baiser

Les dérapages
de Cupidon

Guy Saint-jean
ÉDITEUR



Baiser

Publiés par la même auteure :

Histoires à faire rougir (t. 1), 1994, format poche, 2000

Stories to Make you Blush, 2000

Nouvelle Édition (Rougir 1 : *Histoires à faire rougir*), 2011

Nouvelles histoires à faire rougir (t. 2), 1996, format poche, 2001

More Stories to Make You Blush, 2001

Nouvelle édition (Rougir 2 : *Nouvelles histoires à faire rougir*), 2012

Histoires à faire rougir davantage (t. 3), 1998, format poche, 2002

Stories to Make You Blush, volume 3, 2004

Nouvelle édition (Rougir 3 : *Histoires à faire rougir davantage*), 2013

Rougir de plus belle (t. 4), 2001, format poche, 2004

Nouvelle édition (Rougir 4 : *Rougir de plus belle*), 2013

Rougir un peu, beaucoup, passionnément (t. 5), 2003, format poche, 2006

Coups de cœur à faire rougir, 2006

(le meilleur des *Histoires à faire rougir*)

Publiés dans la collection *Oseras-tu ?*

Pour les jeunes de 14 ans et plus :

La Première Fois de Sarah-Jeanne, 2009

Le cœur perdu d'Élysabeth, 2009

Le roman de Cassandra, 2010

Le vertige de Gabrielle, 2010

Le miroir de Carolanne, 2011

L'existence de Mélodie, 2012

Publié dans la collection *Dans ta face*

Pour les jeunes de 14 ans et plus :

Frédérick, 2013

MARIE GRAY



Baiser

Les dérapages
de Cupidon

roman

Guy Saint-Jean
ÉDITEUR

Guy Saint-Jean Éditeur

3440, boul. Industriel
Laval (Québec) Canada H7L 4R9
450 663-1777
info@saint-jeanediteur.com
www.saint-jeanediteur.com

.....

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Gray, Marie, 1963-

Baiser

Sommaire : t. 1. Les dérapages de Cupidon.

ISBN 978-2-89455-890-4 (vol. 1)

I. Gray, Marie, 1963- . Dérapages de Cupidon. II. Titre.

PS8563.R414B34 2015 C843'.54 C2014-942585-6

PS9563.R414B34 2015

.....

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) ainsi que celle de la SODEC pour nos activités d'édition. Nous remercions le Conseil des Arts du Canada de l'aide accordée à notre programme de publication.

Canada



Patrimoine
canadien

Canadian
Heritage

SODEC
Québec

Conseil des Arts
du Canada



Canada Council
for the Arts

Gouvernement du Québec — Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres — Gestion SODEC
© Guy Saint-Jean Éditeur inc. 2014

Édition : Isabelle Longpré

Révision : Marie Desjardins

Correction d'épreuves : Lydia Dufresne

Conception graphique de la page couverture et mise en pages : Christiane Séguin

Photo de la page couverture : Lyudmyla Kharlamova/Shutterstock.com

Dépôt légal — Bibliothèque et Archives nationales du Québec, Bibliothèque et Archives Canada, 2014

ISBN : 978-2-89455-890-4

ISBN ePub : 978-2-89455-891-1

ISBN PDF : 978-2-89455-892-8

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés. Toute reproduction d'un extrait de ce livre, par quelque procédé que ce soit, est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

Imprimé et relié au Canada

1^{re} impression, décembre 2014

ASSOCIATION
NATIONALE
DES ÉDITEURS
DE LIVRES

Guy Saint-Jean Éditeur est membre de

l'Association nationale des éditeurs de livres (ANEL).

*À mes enfants adorés,
bien que vos yeux soient
nettement encore trop purs et
innocents pour lire ce roman.*

*O*uain... Les hommes, finalement, c'est un peu comme les souliers. Les beaux, les sexy, les irrésistibles, ceux qui nous font sentir belle, féminine et avec lesquels on aime se pavaner, finissent toujours par nous faire souffrir.

Les moins beaux, ceux qui sont confortables et plus sécuritaires, ben eux, ils sont commodes, fiables et on risque rien. Zéro danger. On les montre pas trop, on les sort pas pour les occasions spéciales parce qu'ils sont trop... plates. Pis souvent pas vraiment cutes.

Trouver le bon gars, ce serait comme dénicher LA paire de chaussures idéales, la seule dont on aurait besoin pour le reste de ses jours : hot mais pas dangereuse, qui nous mettrait en valeur sans nous blesser, parfaite pour sortir, séduire (et baiser, à la verticale autant qu'à l'horizontale, pourquoi pas...) autant que pour cuisiner, aller au ciné ou marcher.

Ben oui. Pfff! Tout le monde sait que c'est impossible. De là l'impulsivité toute féminine de posséder beaucoup trop de souliers, j'imagine. On compense comme on peut, faut croire!

Arghhh! J'crois bien que j'veis me déboucher une autre bouteille...



Julie (alias Jujube)

Ceci est un ouvrage de fiction.
Toute ressemblance avec l'auteure ou avec
des personnages réels n'est (la plupart du
temps) qu'une pure coïncidence. Par contre,
certaines situations (souvent les plus
improbables), elles, ne le sont pas. Ce n'est
pas ma faute si la réalité dépasse parfois,
et de loin, la fiction... ☺

Merci à toutes les femmes et à tous les
hommes qui m'ont permis de m'inspirer
de leurs témoignages et m'ont régaler
de leurs anecdotes.

1

*C*her journal,
*C*her journal? *Vraiment? Beurk! On recommence.*

C'est intime, un journal, alors go, personne ne lira jamais ça, et j'ai pas besoin de m'adresser à lui comme s'il s'agissait d'une personne. Je ne suis plus une ado rêveuse.

Donc, go.

Voilà. Je donnerais tout pour avoir un homme nu près de moi, là, maintenant. Manque d'amour, manque de tendresse, blablabla, bien sûr, on dit ça, mais honnêtement, c'est rien à côté du manque de sexe.

En fermant les yeux, j'imagine des mains sur mes seins, qui palpent, caressent, une bouche qui mordille et lèche. J'écarte les cuisses et j'attends un toucher, un vrai, en chair et en os, en trépignant d'impatience. C'est comment, déjà, une vraie queue bien bandée, vivante, qui plonge, qui s'enfonce, qui fouille mon ventre ou tressaute entre mes lèvres, s'enfouit au fond de ma gorge? Quelle tristesse que ce ne soit qu'un vague souvenir... Quelle horreur de penser que je ne revivrai peut-être jamais ça.

Au secours!!!

Danny ne me manque pas vraiment, il appartient désormais à mon passé. Je rêve d'un corps encore inconnu, d'un membre à la rigidité appétissante, à la taille imposante. Immense, tant qu'à y être. Je veux perdre la tête et me faire posséder dans tous les sens et de tous les côtés par un amant fougueux qui me fera gémir, hurler, même, un plaisir trop longtemps refoulé. Pendant des heures, encore et encore. Il me faut pouvoir penser qu'un jour, avant qu'il soit trop tard, je pourrai me laisser aller à tous ces fantasmes qui me rendent folle.

Arghhh!!!

C'est censé soulager, d'écrire ses pensées secrètes et intimes? C'est du moins pour ça que j'ai décidé de le faire. Chaque jour? Chaque semaine? Seulement lorsque j'aurai quelque chose de particulier à évacuer? Sais pas. On verra.

Me soulager, vraiment?

Bullshit.

Ça ne me soulage pas plus que mon fidèle compagnon à piles.

Y'en a marre, là...

Mon quarante-sixième anniversaire, qui sema la pagaille dans ma vie, ne se passa pas très bien. Je déprimais depuis un bon moment, mais je n'arrivais pas à en déterminer la cause. Quelques semaines plus tôt, un matin pourtant ordinaire, je me réveillai avec la très désagréable et soudaine impression que ma vie me glissait sous les pieds. Depuis ce jour, ce fut comme si je vivais en dehors de moi-même, témoin impuissant des minutes qui s'égrènent sans que je

puisse en contrôler l'inexorable fuite. Je trouvais pénible de me lever pour aller travailler. Je me traînais au bureau, distraite et lasse, comptant les heures jusqu'au soir en rêvant de m'écraser devant la télé avec un verre de vin ou deux, jusqu'à ce que le sommeil me gagne. Puis, le lendemain, tout recommençait.

Une de mes collègues, remarquant mon état, s'inquiéta. Je lui expliquai vaguement que je ne savais pas trop ce qui m'arrivait, que ça allait sûrement passer. C'est elle qui eut l'idée du journal. Elle m'avait confié que de noircir des pages et des pages de tout ce qui lui passait par la tête, comme le lui avait suggéré son psy, avait été concluant. Je n'avais rien à perdre et, même si je trouvais l'exercice fastidieux les premières fois, j'en pris vite l'habitude. Je n'étais pas très assidue, mais ça me faisait un bien énorme de consigner ainsi mes pensées les plus intimes, surtout celles qui n'étaient pas « politiquement correctes ». On se défoule comme on peut...

En septembre, le soir de mon anniversaire, je ne pus éviter l'incontournable souper chez mes parents. Ma mère avait invité mes meilleures amies, Maryse et Valérie, ainsi que ma jeune sœur et son mari avec leur fils, mon neveu de neuf ans, un petit monstre nommé Adrien. Super. Je savais que ça faisait plaisir à ma mère, mais je n'avais pas la tête à fêter. Je me serais plutôt gavée de poutine en buvant trop de vin. Seule.

La déprime s'était totalement installée ce matin-là, et je compris enfin ce qui l'avait provoquée. Dans seulement quatre petites années, ce serait la cinquantaine. La mi-quarantaine était bel et bien dépassée, et j'avais franchi le cap qui me menait implacablement vers l'autre décennie. Je n'en avais pas fait grand cas jusqu'alors, mais, tout à coup,

l'échéance me paraissait beaucoup trop rapprochée. La date de péremption ultime ; là où toutes les chances de m'amuser, de profiter de mon corps et du peu de *sex-appeal* qu'il me restait disparaîtraient pour ne jamais revenir. Mille quatre cent soixante jours avant que ma relative jeunesse se dissolve pour être remplacée par l'inévitable déchéance : bouffées de chaleur, sécheresse vaginale, tour de taille qui épaisse malgré le supplice infligé au gym, affaissement généralisé et anéantissement de la libido. Ça paraît beaucoup, dit comme ça, mais à la vitesse avec laquelle les dernières années avaient passé, il y avait de quoi paniquer. J'entrevois avec terreur le moment où les seuls hommes qui s'intéresseraient à moi seraient des vieux dans la soixantaine pour qui je serais encore une poulette relativement fraîche. Ils seraient bedonnants, chauves, flasques, et moi, à leur contact, je me ratatinerais comme une vieille sacoche. Hourra !

J'ai toujours trouvé que ma mère avait vieilli avant son temps, et je me voyais devenir comme elle, lui ressemblant de plus en plus chaque jour. Rien contre ma mère, mais... Je l'avais trop longtemps vue nostalgique, passive auprès de mon père qui semblait l'exaspérer plus qu'autre chose. Je les avais pourtant toujours connus ainsi, indifférents l'un envers l'autre (au mieux), soupirant d'impatience et échangeant des remarques acerbes (au pire). C'était ça, le fameux « pour le meilleur et pour le pire » dans leur cas. Pas d'éclats, jamais, mais leur amertume palpable me paraissait encore plus effroyable. Comme s'ils avaient renoncé à arranger les choses ou à affronter leur désarroi pour éventuellement s'épanouir, ensemble ou séparément. Était-ce ce qui m'attendait ? Non, car moi, j'étais seule. Parti, le compagnon avec qui j'avais eu l'intention de passer mes

vieux jours. Je ne serais donc pas acculée à ce purgatoire. Non, moi, c'était la solitude qui m'attendait. Vieille, périmée, sèche et seule.

Pendant un moment, je jouai le jeu de la fille qui s'estime choyée d'avoir ses proches autour d'elle. Je discutais avec Maryse, Valérie et ma sœur, tandis que ma mère nous écoutait en nous observant. Avec un clin d'œil, elle passa un commentaire qui me fit sourire :

— C'est fou comment Maryse, Valérie et toi parlez toutes pareil, comme si vous étiez des sœurs ! On a de la misère à vous différencier. C'est *cute*, quand même...

— Ouais, c'est vrai. Comme si elles étaient des sœurs, plus encore qu'avec de la vraie parenté... ajouta Nathalie, ma cadette.

Elles avaient raison. Je passai outre l'amertume contenue dans la réplique de ma chère sœurette. C'était typique. Mes amies et moi avons passé tellement de soirées ensemble, de voyages, de discussions, que nos intonations, nos expressions et nos exclamations se calquaient les unes sur les autres. Souvent, nous n'avions même pas besoin de dire quoi que ce soit, un regard suffisait...

Ma mère ajouta :

— C'est vrai que depuis le temps que vous vous connaissez, c'est un peu normal...

Mon père lui coupa la parole :

— Peut-être, mais veux-tu bien me dire ce que vous avez encore à vous raconter, depuis le temps ?

Ma mère regarda mon père, en soupirant d'impatience. Puis, elle lui dit :

— Ça peut être difficile à croire, mais que veux-tu, contrairement à toi, y'en a qui aiment ça parler pis qui trouvent toujours ça intéressant ce que les autres ont à dire...

Ça y était. Impossible de passer quelques heures avec mes parents sans qu'ils ne se mettent à se critiquer à la première occasion. Mon fragile masque de bonne humeur se fendilla. Puis, après avoir soufflé les bougies du magnifique gâteau préparé par ma mère, je me mis à pleurer. Malaise. Mes parents étaient inquiets, ma sœur exaspérée, mes amies, adorables de sollicitude, m'entourèrent et me cuisinèrent, si bien que je finis par leur révéler la cause de mes sanglots.

Maryse, la première, me traita de folle. À quarante-neuf ans, elle prenait son rôle d'aînée au sérieux et sentait que c'était à elle que revenait la mission de me remonter le moral. Bon départ. Folle, donc. Elle renchérit :

— Ju, on te donnerait à peine quarante ans, et tu le sais !

Elle l'avait dit gentiment, mais je sentis tout de même dans sa voix une pointe de jalousie et de frustration. Je savais qu'elle avait raison, et même si j'avais voulu lui rendre le compliment, je n'aurais pas pu. Puis, j'étais beaucoup trop accablée par mon propre malheur.

Maryse, notre mère à toutes, la plus maternelle de notre trio, n'hésitait pas à déverser son trop-plein de « maternage » sur nous. Je savais bien que la cinquantaine ne représentait pas la fin du monde, Maryse en était d'ailleurs la preuve vivante, elle qui l'atteindrait dans seulement quelques mois. C'était une très belle femme et j'aurais dû la prendre en exemple ; c'était aussi une femme mariée, heureuse et épanouie dans une union parfaite, avec deux beaux enfants pratiquement adultes tout aussi parfaits. Voir autant de bonheur et de perfection me faisait presque enrager. Elle n'était pas réellement ronde, mon amie, plutôt pulpeuse, et elle l'avait toujours été, ce qui n'avait donc rien à voir avec la préménopause. Saine, elle se nourrissait

d'aliments bio, se guérissait à l'aide de plantes et de granules homéopathiques. Elle faisait du yoga et occupait sa semi-retraite de fonctionnaire à préparer de bons petits plats, à jardiner, à peindre et à faire du vélo. Bref, elle était sereine. Nous étions tellement différentes ! Elle me traitait gentiment de « poupone » et c'était vrai qu'en comparaison, je pouvais facilement sembler superficielle, vaniteuse et irréflechie. Mes intérêts étaient plus frivoles que les siens si on songe au soin que j'apporte à mon apparence, à mon intérêt pour le magasinage et à mon penchant pour les hommes et le sexe. J'imaginai trop facilement que, ayant toujours son mari à portée de la main, c'était chose courante pour Maryse de s'offrir de folles nuits d'amour, au moins de temps à autre. De ce côté, en tout cas, elle semblait satisfaite, du moins selon les rares commentaires qu'elle se permettait quand il était question de ça entre nous.

Moi ? Pfff. Mon célibat m'imposait une tout autre réalité que la sienne, et ça ne faisait qu'ajouter une épaisse couche de désarroi à la perspective de mon avenir. Le sexe me manquait. *Horny*. Même avec mes compétences de traductrice professionnelle, je n'avais jamais réussi à trouver un équivalent juste à ce mot. Et j'étais inépuisable sur le sujet du sexe, quoique Maryse et même Valérie, la douce, l'effacée, se prêtaient volontiers au jeu. Mais ça, c'était une autre histoire.

Je n'avais pas prévu que le spectre de la cinquantaine me déprimerait autant. La solitude me pesait de plus en plus, et j'avais beau repousser autant que je le pouvais l'impression qu'il en serait ainsi pour le reste de mes jours, je n'y échappais pas. Comment Maryse aurait-elle pu savoir que sa propre vie, que j'avais sous les yeux à longueur d'année, ne faisait qu'empirer mon état ? Et même si elle avait su,

malgré l'amitié qui nous liait depuis plus de vingt-deux ans, qu'aurait-elle pu faire ? Rien. J'étais jalouse d'une de mes meilleures amies et j'en avais honte. Beurk.

Pour arranger les choses, ma sœur en rajouta :

— C'est vrai, Julie. J'aimerais bien te ressembler, moi, quand j'aurai ton âge !

Je supposai que ça se voulait gentil ça aussi, mais je ne le pris que comme un affront de plus. Elle pouvait bien parler, elle. Une autre qui avait tout : un conjoint qui la dorlotait, une belle carrière en médecine, un enfant qui, même si j'avais envie de l'égorger la plupart du temps, pouvait par moments se montrer attachant. Nathalie avait passé le cap de la quarantaine un an plus tôt avec une sérénité enragée, sans se douter que c'était vraiment à partir de là que tout dégringolait. J'aurais pu le lui dire pour lui épargner le choc, elle se la serait peut-être fermée, mais je préférais la laisser découvrir cela elle-même, elle s'en rendrait compte bien assez vite. Elle était celle qui avait toujours eu toutes les permissions avant moi, le bébé gâté chouchou de mes parents – malgré leurs véhémentes dénégations –, celle à qui ils ne pouvaient rien refuser alors que moi, la grande sœur responsable qui servait toujours d'exemple, bon ou mauvais, je ne perdais rien pour attendre. Notre relation était complexe, composée d'un mélange d'amour, d'envie, de jalousie et de complicité. Elle m'accusait d'avoir toujours agi comme si je lui étais supérieure, et moi je lui reprochais de manipuler exagérément nos parents. Nous n'avions jamais été vraiment proches, bien qu'elle ait tenté à plusieurs reprises de changer le cours des choses sans que je comprenne bien pourquoi. Je n'avais jamais réussi à créer un lien de qualité avec son fils, non plus. Je le trouvais gâté, et la simple idée de passer du temps

avec lui me remplissait d'effroi. C'était une véritable terreur quand il n'obtenait pas ce qu'il voulait, et j'avais toujours cru que ses parents en étaient responsables. Ma sœur était un cas classique de la mère qui travaille trop, et qui, pour se faire pardonner du peu de temps passé avec son fils, lui achète des cadeaux plus inutiles les uns que les autres. Quoi qu'il en soit, j'étais plus que satisfaite de ne voir ma sœur que quelques fois par an, à l'occasion des fêtes et des anniversaires. Le côté dysfonctionnel de notre famille avait beau être léger et sans doute comparable à bien d'autres, je préférais garder une certaine distance devant les frustrations de mes géniteurs et celles de ma sœur.

Comme toujours ou presque, Valérie ne dit rien, se contentant de me serrer dans ses bras. Val vivait sa toute nouvelle quarantaine comme elle avait vécu ses autres années, passant d'une relation insatisfaisante à une autre environ tous les trois ans, se disant chaque fois que c'était l'homme de sa vie. Elle était comme un caméléon, se fondant dans la peau d'un nouveau personnage au gré des idéaux de sa flamme du moment. Monsieur jouait au golf ? Elle se précipitait dans la première école de golf pour pouvoir partager cette activité avec lui. Il aimait la musique country et la danse en ligne alors qu'elle n'avait toujours écouté que les hits populaires ? Qu'à cela ne tienne, elle se procurait tous les disques dans le genre et les écoutait en boucle, bottes et chapeau de cow-boy à l'appui. Valérie travaillait comme secrétaire juridique dans un bureau d'avocats et portait des vêtements plutôt classiques. Cependant, elle était capable de se transformer en fille sportive, en Miss Plein Air ou même en poupoune le temps d'une soirée pour plaire à celui qui faisait battre son cœur. J'avais tant de mal à la comprendre ! Je n'avais jamais trouvé

le moindre charme à ses amoureux ; ils étaient toujours quelconques, et très souvent ennuyeux. Sa fille Sabrina, une adolescente boudeuse, semblait du même avis puisqu'elle désapprouvait toujours les choix de sa mère et avait donné du fil à retordre à chacun des candidats. C'était probablement elle, jolie princesse trop adulée par une mère tentant de compenser l'abandon du père depuis sa naissance, qui avait provoqué toutes les ruptures. Malgré mon affection pour Valérie, je l'avais toujours trouvée secrètement pathétique. Cependant, je ne le lui dirai jamais, car notre amitié est plus importante. Saurai-je un jour qui elle est au fond ?

Ces réflexions rendirent son commentaire d'autant plus surprenant :

— Pauvre chouette. Ça doit faire drôle, hein ? Danny t'emmenait toujours passer une fin de semaine quelque part pour ton anniversaire, ça te manque ?

Je n'avais pas envie de répondre et je lui en voulais d'enfoncer ce couteau dans une plaie encore trop fraîche. Dans sa grande naïveté, elle ne comprit que trop tard qu'elle venait de dire tout haut ce que tout le monde taisait depuis le début de la soirée. Ce souper était une erreur. J'aurais dû être plus ferme envers ma mère qui, en toute gentillesse, avait voulu me faire plaisir et m'offrir cette distraction festive. Elle avait lamentablement échoué, comme en témoignait le nouveau malaise provoqué par Val. Ces escapades avec Danny me manquaient-elles ? Entre les Laurentides, l'Estrie et la Nouvelle-Angleterre, nous en avons visité des auberges... Oui. Nous en avons eu du plaisir. Mais ce n'était pas mon conjoint, autant que ce qu'il représentait, qui me manquait ; c'était plutôt la présence de quelqu'un, dans ma vie et dans mon lit, qui pourrait me procurer réconfort et tendresse.

Et moi ? Qui étais-je, au fait ? J'avais dû tenter de me découvrir, moi aussi, à la suite de ma rupture avec Danny, au printemps précédent. Après l'hébétude du début, une énergie nouvelle s'était emparée de moi. J'avais fait repeindre le condo ; j'avais acheté des toiles, des accessoires décoratifs et des bibelots qui me plaisaient pour me réapproprier cet espace qui était désormais le mien, exclusivement. Je m'étais inscrite au gym et m'y rendais avec assez d'assiduité pour créer des liens amicaux avec quelques clientes sensiblement plus jeunes que moi, dont l'humour et le dynamisme me faisaient du bien. Finalement, il m'avait été donné de constater, avec un mélange de soulagement et de désarroi, dans certains cas, lesquels de nos amis communs s'étaient rangés de mon côté plutôt que de celui de mon ex. J'avais gardé contact par Facebook avec certains d'entre eux ainsi qu'avec la sœur de Danny que j'aimais bien, mais sans grande conviction. Maryse et Val, de même que quelques autres collègues et copines, me suffisaient amplement.

J'avais essayé une tonne de nouvelles recettes, m'étais habituée à tous ces petits détails anodins qui révélaient mon nouveau statut, dont la poubelle dans laquelle je remplaçais le sac après l'avoir vidée, ce que Danny oubliait systématiquement. Jamais plus de rouleau de papier vide dans le dévidoir de la salle de bains. Le lit beaucoup plus facile à faire maintenant que les longues jambes de Danny n'en arrachaient plus les draps. Toujours du lait pour mon café du matin car, lorsqu'il n'y en avait plus, j'en achetais. Si j'ouvrais une bouteille de vin le vendredi, il m'en restait le lendemain, du moins, parfois. Et surtout, plus personne ne ronflait, me réveillant plusieurs fois par nuit, m'obligeant à porter des bouchons. Enfin, il y avait les regards appuyés

de certains hommes qui, me sachant maintenant célibataire, multipliaient les petites attentions à mon égard. Le nettoyeur, par exemple, avait remarqué que je n'y apportais plus que mes vêtements et me complimentait de façon moins subtile à chaque visite ; le boucher du supermarché de notre quartier me réservait maintenant les plus belles pièces, en précisant que ce serait bien meilleur en bonne compagnie que pour moi seule. Mignon. Toutes ces petites choses... comme autant de soulagements. D'autres, par contre, m'accablaient, parfois. Des photos de notre premier voyage à Paris. Le collier que Danny m'avait offert lors de notre premier Noël ensemble. Une chemise oubliée au fond du placard, ou l'odeur de son eau de toilette dans un tiroir. Et lorsque survenaient de telles preuves tangibles de mon échec, tous les bons souvenirs me tombaient dessus, écrasant les mauvais d'un seul coup et je pleurais en silence.

Oui, en définitive, cette rupture n'était certainement pas étrangère à mon état. Ou alors, mon état n'était sûrement pas étranger à ma rupture avec Danny. Je ne savais plus trop.

Je sortis de la lune lorsque ma mère, pour ne pas être en reste, formula le commentaire qu'elle aurait dû retenir :

— C'est vrai que ça doit faire drôle. Si au moins vous aviez eu des enfants, Danny et toi, les choses auraient sûrement été différentes... Il me manque, le beau Danny !

Voilà. C'était ça, en fait, la plus grande déception de ma mère. Elle l'avait bien aimé, Danny. Pour elle, il représentait enfin le calme et la stabilité dont j'avais eu grand besoin. Il était celui qui m'apaiserait, me ferait penser à autre chose qu'à la fête, avec qui je fonderais une famille et vivrais enfin une vie « normale ». Elle n'avait jamais accepté le fait que je ne voulais pas d'enfants ; c'était, selon elle, une aberration.

Elle ne voyait même pas que c'était sans doute sa propension à tout diriger, à mener nos vies qui avait tué dans l'œuf tout désir de progéniture en moi. C'était pour échapper à son contrôle que je m'étais jetée corps et âme dans ma « rébellion », refusant de me conformer à son idée de vie rangée, de peur de reproduire ce que j'avais sous les yeux à la maison. À vingt-neuf ans, quand j'avais rencontré Danny, l'intention de me « ranger » ne m'avait même pas traversé l'esprit. Nous étions jeunes, sa carrière en publicité prenait de l'essor, la miennne s'installait tout doucement. Nous sortions, faisons des voyages, vivions au-dessus de nos moyens, mais pour vivre, pas pour élever une marmaille ingrate au détriment de notre liberté. Quoique... si elle avait su... Je soupirai bruyamment et répliquai :

— Maman, reviens-en ! Moi aussi, il me manque, des fois. Mais j'ai aucun regret de ne pas avoir eu d'enfants, même si ça te déçoit. Je vais bien, très bien, même. Si tu veux, je te donnerai son nouveau numéro de téléphone, il te présentera ses enfants quand il va en avoir.

Ma mère se renfrogna, je l'avais blessée. Ça n'avait pas été entièrement involontaire, mais je m'en voulais tout de même. Mon père, égal à lui-même, me regarda sans rien dire ; sa désapprobation silencieuse était plus éloquente que tout ce qu'il aurait pu dire. Il aurait pu reconforter ma mère, la soutenir, mais là encore, il fit comme toujours et se retira.

La soirée se termina de façon quelque peu prévisible. Ma mère avait son petit air triste, mon père, lui, était écrasé devant la télé en soupirant d'impatience. Nathalie m'en voulait, elle me reprocherait sûrement mes humeurs, m'accuserait d'avoir gâché tous les efforts de notre mère ; Valérie en profita pour se sauver, prétextant devoir rentrer tôt, et

Maryse tenta de redonner le sourire à ma mère en discutant de jardinage avec elle dans la cuisine. Alors que nous débarrassions la table, Nathalie m'apostropha :

— Bon, t'es fière, j'espère ? Maman va encore pouvoir se morfondre d'inquiétude pour toi, comme elle le fait toujours.

— De quoi tu parles ?

— Fais pas l'innocente ! Tu sais bien qu'elle s'en fait pour toi depuis que t'es plus avec Danny. Elle a peur que tu déprimes.

— Que je déprime ? Ben voyons donc, n'importe quoi ! Oui, faut que je m'habitue à vivre seule, mais c'est pas la fin du monde ! C'était pour le mieux, c'était juste une question de temps.

— Tu le sais que maman comprend pas. Elle trouve que vous auriez dû essayer d'arranger ça...

— Ben oui, comme elle et papa, peut-être ? Je vais pas finir comme eux, Nath, ça, je te le jure. Et ça regarde pas maman, de toute manière, c'est ma vie. J'ai quarante-six ans, elle pourrait au moins essayer d'arrêter de se mêler de mes affaires !

— T'es méchante ! Elle essaie juste de t'aider !

— J'ai pas besoin d'aide, pas de la sienne en tout cas. Elle a toujours voulu « m'aider ». Elle aurait dû essayer de s'aider elle-même ! Tu peux pas comprendre, toi, t'as toujours été parfaite.

— Euh, non, c'est toujours toi, la parfaite ! « Julie, elle, était super tranquille à ton âge ! », « Julie pensait pas à avoir des chums, elle, au secondaire. » « Julie ci, Julie ça ! »

Je savais que c'était la vérité même si j'avais toujours perçu de la déception de la part de mes parents. J'obtenais 98 % ? J'aurais pu avoir 100 %. Je terminais troisième au

concours d'épellation ? Il aurait fallu que je sois première. J'avais essayé. Fort. Et, effectivement, j'avais été trèèèèès tranquille, adolescente. Ce n'était qu'une fois arrivée au cégep que j'avais eu mon premier « vrai » copain et, même là, je n'en avais parlé à personne. Mes parents n'auraient pas compris, encore moins accepté que je tombe amoureuse d'un gars de cinq ans mon aîné, surtout que mon parcours avait toujours été irréprochable. Pas d'alcool, pas de drogue, j'étais studieuse, gentille, j'obtenais des notes parfaites, je ne faisais pas de vague. Ça s'était gâché un peu plus tard, et Nathalie ne me permettait pas de l'oublier.

— J'avais pas le droit de sortir, d'aller à des partys, d'avoir des chums. « Ta sœur en a même pas encore, tu peux certainement attendre, t'as juste treize ans ! » Quand tu t'es finalement déniaisée, j'avais presque seize ans, mais toi tu t'es mise à faire des conneries. Fallait que tu reprennes le temps perdu à vingt ans passés, à fumer du pot et à changer de chum tous les trois, quatre mois, faque maman en a profité pour, encore une fois, me casser les oreilles avec toi : « Julie a des problèmes, une c'est assez ! » « On te laissera pas faire les mêmes erreurs que Julie ! » Julie, encore Julie. Tu penses qu'elle va changer parce que t'as quarante-six ans ?

— Justement, c'est pour ça que je garde mes distances. C'est pas ma faute...

Ce discours, remâché maintes et maintes fois, m'en-nuyait. Nathalie me le servait depuis des années. Je ne doutais pas que ça avait été pénible pour elle, mais je n'étais pas responsable de l'attitude de mes parents. À l'époque de mes pires frasques, au cégep et à l'université, je me foutais éperdument de ce qu'ils pensaient et des possibles répercussions sur la vie de ma sœur. J'avais une jeunesse à vivre,

des expériences à faire. Et je ne m'étais pas gênée. Mais le présent n'avait rien à voir avec tout ça. Il me faudrait encore une fois m'éloigner de ma mère, et ça la blesserait. Mais si je la laissais faire, elle essaierait de diriger ma vie, et ça, il n'en était pas question. Elle avait besoin de distractions, cherchait à s'occuper de quelqu'un pour échapper à son quotidien qui ne voulait plus rien dire ? Elle allait devoir chercher ailleurs.

J'avais donné.